

LE VOYAGE EN BUS

Strasbourg : le fond de l'air était doux sur la peau d'Agathe, l'été officiel allait commencer dans quelques jours. A plus de 22h le ciel restait clair, elle s'apprêtait à monter dans ce qu'elle espérait être le dernier bus, celui qui la conduirait jusqu'à Vienne, en terre autrichienne, là où vivaient ses enfants et petits-enfants.

D'habitude, elle prenait l'avion mais comme elle ferait le retour en voiture avec son fils, elle avait décidé de tenter l'aventure du voyage en bus. L'Europe est constellée de lignes qui relient de multiples villes entre elles du Nord au Sud et d'Est en Ouest.

Elle avait quitté Saint-Etienne, vers 12h. Son premier bus venait de Lisbonne.

A Lyon Peyrache, dans la gare routière coincée entre nœud autoroutier et gare ferroviaire, Agathe comprit qu'il fallait descendre.

Une bonne demi-heure plus tard un superbe bus blanc, lavé de frais vint se garer. Quelques passagers s'y installèrent. Il gagna l'autoroute mais la quitta rapidement. Les haltes se succédèrent : Macon, Dijon, puis Belfort, Bâle et enfin Colmar. A chaque arrêt une ou plusieurs personnes montaient. C'était bien organisé, pensa-t-elle, mais quel interminable trajet !

Elle ne parvenait pas à communiquer avec les autres voyageurs. Chacun semblait muré dans sa bulle. Personne ne parlait à personne. A chacun ses soucis et son vocabulaire. Même l'anglais n'était pas de mise.

Le bus se présenta donc à Strasbourg à une heure avancée. Les voyageurs pour l'Allemagne, l'Autriche et la Pologne furent invités à descendre. Vers quel horizon roulaient ceux qui restaient ? Elle ne le savait pas. Cette gare routière en plein air était agréable, arbres et massifs fleuris délimitaient les différents quais. Beaucoup de voyageurs étaient en partance. Son attente ne fut pas longue, un employé se mit à gesticuler et à crier, le bus pour Vienne arrivait.

Agathe alla charger son sac dans la soute de ce car en même temps qu'un couple d'une cinquantaine d'années et une jeune fille. Elle grimpa dans le bus, à sa surprise déjà bien rempli. D'où venait-il ? Encore une question sans réponse. Toutes les banquettes étaient occupées, souvent déjà par deux personnes et quand il n'y avait qu'un seul passager, il occupait ostensiblement les deux sièges : chacun tentait de se préserver un peu de confort pour la nuit ! Elle gagna le fond du car, la dernière banquette (celle si convoitée par les groupes de jeunes dans les voyages scolaires!) était libre. Elle s'installa à gauche. La jeune fille vint se poser à droite et le couple qui n'avait pas trouvé de banquette double, s'assit au centre. Cet autobus-là n'en était pas à son premier voyage...Les sièges avaient le ressort coquin. Les dossiers de cette dernière banquette ne s'inclinaient pas. Cet inconfort testé, le couple, assez rapidement, alla négocier des sièges côte à côte en demandant à deux autres passagers de se regrouper. Elle se dit que la banquette arrière à partager avec la seule jeune fille permettrait de se coucher, en chien de fusil du moins. Dans l'immédiat, elle s'adossa à la vitre, et allongea ses jambes sur les sièges. Elle contempla ses compagnons d'infortune. D'infortune, car il lui apparaissait clairement que ces bus qui sillonnaient l'Europe étaient le transport des pauvres, des marginaux, des paumés. Leurs vêtements bon marché, leurs bagages fatigués, leurs casse-croûte maison, leur air souvent résigné ou angoissé, observés depuis le départ l'avait amenée à cette analyse. Quand on voyage en avion, même en classe tourisme, on côtoie forcément dans les aéroports des hommes d'affaires, des émirs, de belles élégantes et on se pâme sur le coût des Rolex (!) et des foulards Hermès. La longueur du trajet qu'elle commençait à bien mesurer était la rançon du faible tarif. Elle sentait la fatigue mais la joie de retrouver les siens au petit matin la supplantait.

Le turban du père de la petite famille pakistanaise ou indienne dépassait d'un dossier. Son fiston d'environ cinq ans, qui portait le même couvre-chef en modèle réduit s'agitait beaucoup et se levait souvent pour aller voir sa mère et sa sœur. Les cheveux crépus de grands noirs dépassaient également des fauteuils. Sur l'avant-dernière rangée se trouvait à droite, un homme d'une quarantaine d'années ; au vu de ses mains, il était dans le bâtiment, au vu de son faciès, elle imagina un Serbe : ils sont nombreux à travailler en Autriche.

Sur la gauche, juste devant elle, encore un grand noir, baraqué de surcroît ! Quand plus tard il inclinerait son dossier fatigué, il manquerait de l'écraser ! Et à côté de lui, une jeune personne, qu'elle avait remarquée lorsque celle-ci s'était levée à plusieurs reprises pour atteindre le filet à bagages. Un être hybride, ni fille, ni garçon d'une vingtaine d'années. Les vêtements moulants, *fashion* et féminins ne laissaient pas apparaître le moindre soupçon de seins. La

taille était épaisse. Les traits du visage n'étaient ni beaux, ni fins. Le maquillage quelque peu outrancier commençait à virer. Les cheveux teints en blond étaient rassemblés en une petite queue de rat. Des boucles d'oreille clinquantes soulignaient les yeux rieurs et le sourire sympathique.

Ce personnage l'intriguait. Agathe allait en savoir plus au passage de la frontière avec l'Allemagne. Car on ne franchit pas les frontières européennes en bus comme en voiture. La loi de la libre circulation en Europe, certes, existe mais on doit supposer que ces bus de ligne pourraient recéler des immigrés clandestins. Les deux douaniers allemands entreprirent de ramasser méticuleusement les papiers des deux rangées. Le petit couple monté à Strasbourg donna avec les passeports une feuille dactylographiée, quant à l'être hybride, il n'avait qu'un document papier. Les douaniers ne firent pas de commentaire et redescendirent. Elle supputa qu'ils pointaient et vérifiaient toutes les pièces sur l'ordinateur du poste frontière. Assez rapidement, un douanier revint, il s'arrêta vers le petit couple et dans un mauvais français demanda des explications. La dame s'efforça de justifier avec un fort accent leur situation particulière. Tous les passagers silencieux ressentirent-ils comme elle cette même gêne de violation de vie privée. Pourquoi n'avait-on pas demandé à ces gens de se rendre au poste pour les questionner ? Les pauvres n'auraient-ils pas le droit au respect, les représentants de la loi abuseraient-ils de leur pouvoir ? Elle sut donc, qu'ils étaient Arméniens, habitaient à Lyon et se rendaient à Vienne pour voir leur fille et surtout leur petite fille qui venait de naître. Ils avaient bien demandé depuis plusieurs mois l'autorisation de résider sur le sol français mais n'avaient pu obtenir leurs cartes avant le départ, c'est pourquoi ils avaient ce document qui attestait que la demande était acceptée. Le douanier avait du mal à les comprendre, l'homme et la femme se relayaient pour expliquer encore et encore, ils avaient le même regard de chien battu et des voix de plus en plus incertaines. Le douanier redescendit avec leurs papiers. Dans le car, la tension était perceptible. Longtemps après, les deux douaniers revinrent. Ils rendaient à chacun son passeport. Au soulagement général, les Arméniens reçurent les leurs sans autre commentaire. Mais parvenu au fond du car, l'un des douaniers après avoir tendu les derniers passeports, apostropha « Mademoiselle Afanassiev ». C'était donc une femme, d'origine russe et sûrement une transsexuelle, pensa Agathe. La jeune fille dut elle aussi exposer sa situation, elle voyageait avec ce papier qui attestait de son identité car on lui avait volé son passeport la semaine précédente. Le douanier posa des questions précises et incongrues sur son lieu d'habitation et sa situation personnelle. Mais comme elle répondait avec aisance et calme, il finit par lui rendre sa feuille. Plus d'une heure s'était écoulée, la nuit

était particulièrement noire en cette période sans lune, l'autocar redémarrera, chacun se cala de son mieux en espérant s'endormir au plus vite. Agathe, elle, n'avait pas sommeil, ce passage de frontière l'avait ébranlée. Elle repensait à sa grand-mère déportée à Dachau. Puis elle tira son livre de son sac et alluma sa frontale.

Alors qu'elle lisait depuis un long moment déjà et que l'ensemble des voyageurs semblait s'être assoupi, une violente accélération fit basculer le car dans les ténèbres. Ils tombaient tous en chute libre. Elle dut se cramponner à son siège. Elle entendit quelques passagers pousser des cris de surprise ou d'effroi. Un frisson glacé la parcourut. Un accident ?

Non. Rapidement, en effet, tout sembla rentrer dans l'ordre, la lumière revint. Les passagers se questionnèrent les uns, les autres, soupirèrent, se recalèrent dans leurs fauteuils. Elle ne put s'empêcher de se lever pour aller voir le chauffeur. Même s'il ne parlait pas trop français, il pourrait peut-être tout de même lui donner quelques explications. Mais non, il leva juste au ciel des yeux interrogatifs et lui fit comprendre qu'il devait se concentrer sur la route. En regardant par le parebrise, elle constata qu'ils avaient quitté l'autoroute, la chaussée n'était pas en très bon état. Elle regagna sa place, elle était inquiète. Elle gardait les yeux rivés sur l'obscurité extérieure. Soudain elle perçut dans le lointain des lueurs vacillantes, elle eut l'impression que des maisons brûlaient... Images fragmentées de ruines ... Un incendie? Que se passait-il ? La peur s'empara d'elle. Sentiment de panique. Gorge qui se noue. Cœur qui accélère. Elle ferma les yeux. Tenta de respirer calmement comme son enseignante de sophrologie le lui avait appris.

Mais ce fut peine perdue, malgré ses paupières closes, une nouvelle et étrange réalité tentait de s'imposer par le biais des cahots de la route. Des routes ainsi défoncées, cela n'existait plus. Le chauffeur n'avait tout de même pas emprunté un chemin de terre !

Après une dernière et profonde respiration, elle ouvrit les yeux. Et décida de retourner à l'avant du véhicule. D'autres passagers s'étaient levés. Chacun disait la sienne, dans sa propre langue. Mais l'angoisse était perceptible chez tous.

Le bus dévalait sur la route défoncée, il traversa un village en ruine. Puis il s'enfonça dans une forêt.

Quand il stoppa, elle distingua dans l'aube naissante une haute porte sur laquelle était écrit « Dachau ».

Au même moment trois soldats brandissant des mitraillettes grimpèrent dans le car, flanquant des coups de crosse à droite, à gauche. Ils criaient « Heraus ! Heraus ! Schnell ! Schnell ! ». En y regardant de plus près, elle vit sur l'uniforme les lettres SS...

Elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait, elle s'évanouit. Le pavé de Maximilien Aue, « Les Bienveillantes », relatant la vie d'un officier SS, durant la seconde guerre mondiale lui glissa des mains.